



Chapitre 4 : Nuit sans étoile

Par LeilaHale

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Avertissement : Ce chapitre contient des scènes de violence physique et une agression sexuelle explicite. La lecture est déconseillée aux personnes sensibles ou mineures.

Vadric se réveilla avec un plan.

Ce n'était pas venu d'un coup, pas dans un éclair de génie maléfique comme dans les histoires qu'on racontait aux enfants pour leur faire peur. Non, ça s'était construit lentement pendant la nuit, pièce par pièce, chaque détail se mettant en place avec la précision méthodique d'un homme qui avait passé des décennies à naviguer dans les eaux troubles de la hiérarchie militaire. Il s'était réveillé plusieurs fois, ajustant mentalement son plan, anticipant les obstacles, préparant les réponses aux questions qui ne manqueraient pas d'être posées si quelque chose tournait mal.

Mais rien ne tournerait mal. Il en était absolument certain.

Il se leva à l'aube, avant même que le soleil commence à teinter le ciel de ses premières lueurs roses. Il s'habilla méthodiquement, choisissant un uniforme simple sans toutes ses décorations habituelles. Quelque chose de discret. D'oubliable. Rien qui attirerait l'attention ou qui resterait gravé dans les mémoires. Il se rasa de près devant son miroir, observant son reflet avec cette satisfaction froide de quelqu'un qui sait exactement ce qu'il va faire et qui a fait la paix avec ça — ou plutôt, qui n'avait jamais eu besoin de faire la paix parce qu'il était convaincu, profondément et sincèrement convaincu, que c'était son droit.

Elle l'avait provoqué. C'était aussi simple que ça. Elle s'était donnée à un pirate. À un criminel. À un ennemi de la Marine. Elle l'avait humilié en refusant ce qu'il lui offrait si généreusement — son attention, sa protection, son affection. Elle méritait une leçon. Une vraie. Celle qui lui apprendrait sa place, qui lui ferait comprendre qu'on ne refusait pas un homme comme lui sans conséquences.

Il passa le rasoir le long de sa mâchoire, observant la mousse blanche disparaître pour révéler la peau en dessous. Chaque geste était calme, précis. Il n'y avait pas de rage incontrôlée en lui. Juste une détermination froide. Une certitude. Il avait raison. Elle avait tort. C'était l'ordre naturel des choses.

Quand il eut fini, il s'habilla complètement, boutonnant sa veste avec soin, ajustant sa cravate. Il se regarda une dernière fois dans le miroir et sourit. Pas son sourire habituel qui ne montait

jamais jusqu'à ses yeux — non, un vrai sourire. Satisfait. Anticipateur.

Aujourd'hui, elle apprendrait.

Il sortit de ses quartiers et se dirigea vers la salle de briefing où quelques-uns de ses officiers prenaient déjà leur petit-déjeuner. L'odeur du café et du pain grillé flottait dans l'air, mêlée à celle du sel marin qui imprégnait tout sur un navire. Ses hommes se levèrent à moitié en le voyant, geste de respect automatique qu'il accepta d'un hochement de tête.

« Repos, messieurs, » dit-il en se servant un café, prenant son temps, jouant le rôle du commandant décontracté qui n'avait rien à cacher. « Belle matinée, n'est-ce pas ? »

« Oui, Vice-Amiral, » répondit l'un d'eux.

Vadric s'assit avec eux, but son café lentement. Il parla de choses banales — la météo, les dernières nouvelles du Quartier Général, les prochains mouvements prévus. Il rit à une blague médiocre qu'un jeune lieutenant fit. Il sembla parfaitement normal, parfaitement à l'aise.

Puis, comme si ça venait juste de lui traverser l'esprit, il annonça d'un ton détaché :

« Au fait, messieurs, je serai absent aujourd'hui et probablement une partie de la nuit. Mission de reconnaissance. Sources confidentielles à sécuriser pour nos futures opérations. »

Les officiers acquiescèrent sans poser de questions. C'était le genre d'annonce qu'on ne questionnait pas quand elle venait d'un Vice-Amiral. Surtout pas Vadric, qui avait la réputation d'être... particulier dans ses méthodes.

« Si quelqu'un me cherche, vous direz que je suis en opération secrète et que je reviendrai demain matin au plus tard. C'est clair ? »

« Parfaitement clair, Vice-Amiral. »

« Excellent. »

Il finit son café, se leva, salua ses hommes avec un sourire amical. L'alibi était en place. Simple. Efficace. Personne ne le chercherait. Personne ne poserait de questions. Et demain, quand tout serait fini, il aurait une explication parfaite pour son absence.

Parfait.

Sur le Moby Dick, le matin commença comme tous les matins — dans le chaos joyeux et bruyant qui caractérisait la vie d'un équipage de pirates libres.

Thatch était déjà debout depuis l'aube, comme toujours, parce que nourrir plusieurs centaines de pirates affamés demandait du temps et de l'organisation. Il avait allumé les fourneaux de la

cuisine massive, sorti les provisions des garde-manger, commencé à préparer les œufs, le bacon, le pain frais. L'odeur se répandait déjà dans tout le navire, réveillant progressivement ceux qui dormaient encore.

Marco fut l'un des premiers à arriver, bâillant et se grattant le torse, ses cheveux blonds dressés dans tous les sens d'une manière qui aurait été comique sur n'importe qui d'autre mais qui lui donnait juste l'air d'un homme qui venait de se réveiller et qui s'en fichait royalement.

« Café, » marmonna-t-il en s'installant au comptoir.

« Bonjour à toi aussi, » répondit Thatch avec amusement en lui versant une tasse fumante.

Marco but en silence pendant quelques minutes, laissant la caféine faire son travail. Progressivement, son cerveau sembla redémarrer. Il regarda autour de lui, nota que Thatch préparait assez de nourriture pour nourrir une armée — ce qui était techniquement le cas.

« On part demain pour l'île des Hommes-Poissons, yoi, » dit-il finalement.

« Je sais. »

« Faut vérifier les provisions. »

« Déjà fait. »

« Les réparations du navire ? »

« Jozu s'en occupe. »

Marco hocha la tête, but une autre gorgée de café. C'était ça, la beauté de naviguer avec des gens compétents — tout le monde faisait son travail sans qu'on ait besoin de le rappeler constamment.

D'autres membres de l'équipage commencèrent à arriver, attirés par l'odeur de la nourriture. Vista avec sa moustache déjà parfaitement cirée malgré l'heure. Izou dans un kimono simple mais élégant. Jozu qui devait se baisser pour passer la porte. Haruta qui bâillait à s'en décrocher la mâchoire.

Barbe Blanche lui-même apparut peu après, son pas lourd résonnant sur le pont, et tous ses fils se levèrent instinctivement par respect avant qu'il ne leur fasse signe de se rasseoir.

« Mes fils, » dit-il avec ce sourire chaleureux qui illuminait son visage massif. « Ça sent bon. »

« Comme toujours, Pops, » répondit Thatch en lui servant une assiette généreuse.

L'atmosphère était détendue, familiale. On parlait des préparatifs pour le départ, des histoires qu'on avait entendues en ville, des paris sur qui s'endormirait en premier pendant la traversée

vers l'île des Hommes-Poissons — Ace était le favori écrasant.

Ce fut dans cette ambiance joyeuse que deux recrues entrèrent, et Thatch sut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

Ils avaient tous les deux le visage tuméfié de manière qui ne laissait aucun doute sur l'origine — des poings, des coups, une violence calculée pour faire mal sans tuer. Le plus jeune, un gamin de peut-être dix-neuf ans qui s'était joint à l'équipage il y a trois mois et qui portait son tatouage de Barbe Blanche avec une fierté touchante, avait un œil complètement fermé, violacé et gonflé. L'autre, à peine plus âgé, avait la lèvre fendue et ce qui ressemblait à des côtes cassées vu la façon dont il se tenait.

Le hall se tut progressivement. Tous les regards se tournèrent vers les deux jeunes hommes qui se tenaient là, humiliés, en colère, mais aussi manifestement terrifiés de la réaction qu'ils allaient provoquer.

Thatch posa calmement son couteau sur la planche à découper et s'essuya les mains sur son tablier. Il ne dit rien. Il attendit juste, et dans ce silence, tout le monde comprit que quelque chose d'important était sur le point de se passer.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il finalement, sa voix calme et presque douce, ce qui était paradoxalement plus inquiétant qu'un cri.

Les deux recrues échangèrent un regard, celui des gens qui ne savaient pas s'ils allaient se faire engueuler ou pire.

« C'est rien, commandant Thatch, » marmonna le plus jeune, regardant ses pieds. « On a juste... on s'est fait avoir. Notre faute. On était stupides. »

« Racontez-moi. »

Ce n'était pas une suggestion. C'était un ordre, prononcé avec cette autorité tranquille qui faisait de Thatch un commandant respecté.

L'histoire sortit par morceaux hachés, entrecoupés d'hésitations et de regards nerveux vers les autres. Ils étaient allés dans un bar de la grove dix. Avaient bu quelques verres. S'étaient amusés, ri trop fort, parlé trop ouvertement de leur fierté d'appartenir à l'équipage de Barbe Blanche. Avaient affiché leurs tatouages comme des badges d'honneur sans réaliser que dans certains endroits, ce tatouage faisait d'eux des cibles autant qu'il les protégeait.

Des chasseurs de primes les avaient repérés. Cinq types, tous plus âgés, plus expérimentés, armés jusqu'aux dents. Avaient attendu qu'ils sortent du bar, légèrement ivres et insouciantes. Les avaient coincés dans une ruelle sombre.

« Ils ont dit... » Le gamin hésita, sa voix tremblant légèrement. « Ils ont dit que Barbe Blanche était vieux. Fini. Que son équipage était faible. Que n'importe qui pouvait nous défoncer sans

conséquences. Et ils... »

Il ne finit pas mais il n'avait pas besoin. Les résultats parlaient d'eux-mêmes. Deux gamins tabassés, humiliés, renvoyés au navire comme un message.

Le silence qui suivit fut lourd, chargé d'une colère collective qui bouillonnait sous la surface. Barbe Blanche ne dit rien mais ses yeux s'étaient durcis. Marco serrait sa tasse de café si fort que Thatch s'étonna qu'elle ne se brise pas. Vista avait la main sur une de ses épées. Izou ne souriait plus du tout.

Et Thatch... Thatch resta parfaitement calme. Il regarda les deux recrues pendant plusieurs secondes qui parurent interminables, puis hocha lentement la tête.

« Quel bar ? » demanda-t-il simplement.

« Commandant, c'est pas nécessaire, on peut juste— »

« Quel. Bar. »

Le ton n'avait pas changé mais quelque chose dans ses yeux fit taire toute protestation. Le gamin donna le nom, l'adresse, tous les détails qu'il pouvait se rappeler.

Thatch hocha la tête une fois. Puis il se tourna vers Marco, Vista, Izou qui étaient déjà debout, comprenant sans qu'on ait besoin de le dire ce qui allait se passer.

« Ace aussi, » dit Marco. « Il aime ce genre de sorties. »

Thatch sourit — ce sourire qui n'atteignait pas ses yeux, celui qu'il réservait aux gens qui allaient regretter leurs actions.

« Réveillez-le. »

Il se tourna vers les recrues qui le regardaient avec un mélange d'espoir et d'appréhension.

« Vous restez ici, » dit-il fermement mais pas méchamment. « C'est une affaire de famille. » Il fit une pause, son regard balayant tout le mess. « Et personne ne touche à notre famille. »

De l'autre côté de Sabaody, dans sa cabine sobre et fonctionnelle, Ritsu se réveilla avec cette sensation de vide dans l'estomac qui n'avait rien à voir avec la faim.

Elle resta allongée quelques minutes, fixant le plafond de bois qui avait été son seul compagnon ces dernières nuits d'insomnie. La lumière du matin filtrait à travers le hublot, projetant des motifs mouvants sur les murs alors que le navire bougeait légèrement avec les vagues. Elle entendait l'équipage s'activer à l'extérieur — des pas, des voix, le cliquetis familier du quotidien militaire.

Elle aurait dû se sentir bien. Elle venait de réussir une mission difficile. Elle avait capturé le rookie qui leur échappait depuis des jours. Vadric avait même semblé... presque aimable hier. Peut-être que les choses allaient s'améliorer.

Mais elle n'y croyait pas vraiment.

Elle se leva, fit sa toilette matinale avec des gestes automatiques — eau froide sur le visage, brossage de dents, cheveux attachés en queue de cheval stricte. Elle enfila son uniforme, boutonnant chaque bouton avec soin, ajustant chaque pli. L'uniforme était une armure. Tant qu'elle le portait, elle pouvait jouer le rôle. Capitaine Ritsu. Compétente. Professionnelle. En contrôle.

Même si elle se sentait de moins en moins en contrôle de quoi que ce soit.

Elle s'assit à son bureau et ouvrit les rapports qu'elle avait commencés la veille. Paperasse administrative. Inventaires. Demandes de transfert de matériel. Toutes ces petites tâches bureaucratiques qui constituaient quatre-vingt pour cent du travail d'un capitaine et que personne ne mentionnait jamais dans les histoires héroïques sur la Marine.

Mais son esprit dérivait. Elle pensait à l'invitation de Vadric. Un informateur. Des contacts qui pourraient "transformer sa carrière". C'était une opportunité, n'est-ce pas ? Si elle pouvait établir ses propres réseaux d'information, prouver qu'elle était capable d'opérer de manière autonome, peut-être qu'elle pourrait obtenir un transfert. Loin de Vadric. Vers un poste où elle pourrait respirer à nouveau.

Elle voulait y croire. Elle *avait besoin* d'y croire.

Un coup à la porte la sortit de ses pensées.

« Entrez. »

Kenji passa la tête, deux tasses de café à la main comme tous les matins.

« Bonjour, capitaine. »

« Bonjour, Kenji. »

Il entra, ferma la porte derrière lui, lui tendit une tasse. Ils burent en silence pendant un moment, cette routine confortable qu'ils avaient développée au fil des années de service ensemble.

« Vous semblez préoccupée, » dit finalement Kenji.

Ritsu haussa les épaules.

« Juste fatiguée. »

« Le Vice-Amiral vous a parlé hier. »

Ce n'était pas une question.

« Oui. »

« Et ? »

Ritsu hésita. Devait-elle en parler ? Mais Kenji était son second. Son ami, dans la mesure où on pouvait avoir des amis dans la Marine quand on était capitaine. Il méritait de savoir.

« Il veut me présenter un informateur ce soir. Quelqu'un qui pourrait m'aider à... progresser. »

Elle vit Kenji se raidir légèrement.

« Un informateur du Vice-Amiral ? »

« Oui. »

« Où ça ? »

« Zones sans loi. Apparemment l'homme est paranoïaque. Ne parle qu'en privé. »

Le silence qui suivit fut chargé de tout ce que Kenji ne disait pas. Ritsu le connaissait assez pour lire sur son visage — l'inquiétude, le doute, la méfiance instinctive.

« Capitaine... »

« C'est une opportunité, Kenji. »

« Ou un piège. »

Ritsu le regarda vraiment pour la première fois de la conversation.

« Tu penses que Vadric me tendrait un piège ? »

« Je pense... » Kenji choisit ses mots avec soin. « Je pense que le Vice-Amiral n'est pas quelqu'un en qui j'ai confiance. Et je pense que vous non plus. »

Il avait raison. Bien sûr qu'il avait raison. Mais qu'est-ce qu'elle était censée faire ? Refuser l'invitation d'un Vice-Amiral ? Lui dire en face qu'elle ne lui faisait pas confiance ?

« C'est noté, » dit-elle finalement. « Mais je vais quand même y aller. »

« Alors je viens avec vous. »

« Non. »

« Capitaine— »

« Non, Kenji. » Elle posa sa tasse avec plus de force que nécessaire. « Il a dit que cet informateur est paranoïaque. Plus on est nombreux, moins il parlera. Et j'ai besoin de ces contacts. J'ai besoin de... »

Elle s'arrêta, réalisant qu'elle en disait trop.

« De quoi ? »

« De sortir d'ici, » admit-elle dans un murmure. « J'ai besoin d'un transfert. Loin de lui. Et pour ça, j'ai besoin de prouver que je suis capable. Indépendante. Compétente. »

Kenji la regarda avec cette expression qu'il avait parfois, celle qui disait qu'il comprenait plus qu'elle ne le pensait.

« D'accord, » dit-il finalement. « Mais vous prenez votre escargophone. Et vous me contactez dès que c'est fini. »

« Promis. »

C'était un mensonge et ils le savaient tous les deux. Les escargophone ne fonctionnaient pas bien dans les zones sans loi — trop d'interférences, trop de brouillage délibéré par ceux qui voulaient rester invisibles. Mais ça fit du bien de le dire quand même.

Vadric passa le reste de la matinée à se promener discrètement dans Sabaody, jouant le rôle du Vice-Amiral en mission de reconnaissance.

Il parla à quelques marchands, posa des questions anodines sur les mouvements de pirates, acheta même quelques informations sans intérêt pour maintenir les apparences. Si quelqu'un se souvenait de lui plus tard, ils se souviendraient d'un officier faisant son travail. Rien de plus.

Mais son véritable objectif était ailleurs. Il explorait méticuleusement les zones sans loi, notant mentalement les ruelles, les impasses, les bâtiments abandonnés. Il cherchait l'endroit parfait — isolé mais pas trop suspect, sombre mais accessible, un lieu où personne n'irait jamais surtout la nuit.

Il le trouva en début d'après-midi.

Une impasse au fond d'une zone que même les criminels évitaient parce que les bâtiments menaçaient de s'effondrer à tout moment. Les murs étaient couverts de mousse et de crasse. Le sol était jonché de débris. L'odeur était répugnante — un mélange de pourriture, d'urine et de quelque chose de pire encore qu'il préférerait ne pas identifier.

Parfait.

Personne ne viendrait ici. Personne n'entendrait rien. Et si par miracle quelqu'un trouvait le corps, ce serait juste une autre tragédie dans les zones sans loi. Une jeune capitaine assassinée par des criminels. Terrible. Regrettable. Mais certainement pas sa faute.

Il retourna vers les zones plus fréquentées, vérifia mentalement les horaires de patrouille. Il connaissait les rotations — il les avait lui-même établies. Il savait exactement quand et où ses propres hommes seraient, et donc où ils ne seraient pas.

Vingt-deux heures. C'était le moment parfait. Les patrouilles seraient concentrées sur les groves commerciales. Les zones sans loi seraient livrées à elles-mêmes. Et lui serait officiellement "en mission secrète", impossible à joindre.

Tout était en place.

Il retourna discrètement sur son navire en milieu d'après-midi, s'assurant d'être vu par quelques personnes — juste assez pour qu'on se souvienne qu'il était là, qu'il semblait normal, qu'il n'y avait rien d'inhabituel.

Dans ses quartiers privés, il ouvrit un coffre verrouillé caché sous son lit. À l'intérieur, entre d'autres objets dont il préférait ne pas parler, se trouvait une paire de menottes en granit marin. Il les avait obtenues il y a des années, officiellement pour "sécuriser des utilisateurs de fruits du démon dangereux", mais il ne les avait jamais vraiment utilisées pour ça.

Jusqu'à maintenant.

Il les soupesa dans ses mains, sentant leur poids froid et rassurant. Avec ça, elle serait impuissante. Complètement à sa merci. L'idée le fit sourire.

Il les glissa dans la poche intérieure de sa veste, où elles ne se verraient pas mais où il pourrait les attraper facilement quand le moment viendrait.

Puis il sortit un couteau de son tiroir. Petit. Aiguisé récemment. Discret. Il passa son pouce le long de la lame, testant le fil. Parfait.

Il le rangea dans sa botte, dans un étui spécialement conçu pour être invisible mais accessible.

Tout était prêt.

Il se regarda dans le miroir une dernière fois. L'homme qui lui rendait son regard était calme, posé, convaincu de son bon droit. Elle avait rompu les règles. Elle avait couché avec l'ennemi. Elle méritait d'être punie.

C'était aussi simple que ça.

Il sortit de ses quartiers et passa le reste de l'après-midi à jouer son rôle — le mentor bienveillant qui s'inquiétait pour sa jeune protégée, qui voulait l'aider à progresser. Plusieurs personnes le virent dans cette humeur généreuse et s'en souviendraient plus tard.

Parfait.

Ace fut réveillé par un Marco impatient qui le secoua sans ménagement.

« Debout, gamin. On a du travail. »

« Hein... ? »

Ace essaya de se rendormir, se retournant dans son hamac.

Marco le fit littéralement tomber par terre.

Ace se réveilla complètement cette fois, prêt à s'enflammer par réflexe, vit l'expression de Marco et comprit que ce n'était pas le moment de plaisanter.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

« Des chasseurs de primes ont tabassé deux de nos recrues hier soir. On va leur rendre une petite visite. »

Ace fut debout en trois secondes, enfilant ses vêtements.

« Où ? Quand ? Combien ? »

« Grove dix. Maintenant. Cinq types. » Marco sourit froidement. « Thatch, Vista, Izou et nous. »

« Parfait. »

Ils trouvèrent les autres qui les attendaient déjà sur le pont. Thatch avait cette expression calme et déterminée qu'il prenait quand il était vraiment en colère — pas la rage explosive qu'Ace connaissait bien lui-même, mais quelque chose de plus froid, de plus dangereux. Vista affûtait tranquillement ses épées, chaque mouvement de la pierre contre l'acier produisant un son rythmique et menaçant. Izou avait déjà ses armes à feu chargées, cachées dans les plis de son kimono.

« On y va, » dit simplement Thatch.

Ils descendirent du navire sans un mot de plus. Barbe Blanche les regarda partir depuis son trône, un sourire approbateur aux lèvres. Il comprenait. La famille se protégeait. Toujours.

Le trajet vers la grove dix se fit en silence. Les gens s'écartaient en les voyant passer — cinq

commandants de Barbe Blanche marchant avec détermination, c'était le genre de chose qu'on ne voulait pas croiser si on tenait à sa santé.

Ils arrivèrent au bar en question. De l'extérieur, ça n'avait rien de spécial — un établissement miteux comme il en existait des dizaines à Sabaody, le genre d'endroit où on buvait pour oublier et où on cherchait des ennuis pour se sentir vivant.

Thatch entra le premier.

Le bar se tut progressivement alors qu'ils avançaient vers le comptoir, leurs tatouages bien visibles, leurs intentions claires. Le barman, un homme gras avec un tablier taché qui avait manifestement vu beaucoup de choses dans sa vie mais qui blanchit quand même en les reconnaissant, déglutit difficilement.

« On cherche cinq types, » dit Thatch d'une voix calme qui portait dans le silence absolu. « Chasseurs de primes. Ils ont tabassé deux gamins hier soir. Nos gamins. Nos frères. »

Personne ne répondit. Personne n'osait même bouger. Thatch sourit.

« Vous pouvez parler maintenant, ou on peut commencer à casser des choses jusqu'à ce que quelqu'un parle. À vous de choisir. Vraiment. »

Un homme au fond — probablement ivre vu comment il titubait — se leva précipitamment et essaya de se diriger vers la sortie. Vista fut plus rapide. Il se matérialisa devant la porte avec cette grâce fluide qui faisait de lui un des meilleurs escrimeurs du monde, épées croisées devant lui, sourire poli sous sa moustache impeccable.

« Restez, » dit-il poliment. « On discute juste entre gens civilisés. »

L'homme retourna s'asseoir si vite qu'il faillit tomber.

Finalement, le barman murmura d'une voix tremblante :

« Arrière-salle. Ils jouent aux cartes. Ils sont... ils sont toujours là. »

« Merci, » dit Thatch avec une sincérité qui rendait le tout encore plus terrifiant. « Vraiment. Très coopératif. »

Il se dirigea vers l'arrière du bar, les autres le suivant. Il ouvrit la porte d'un coup de pied qui l'arracha presque de ses gonds.

Cinq hommes étaient assis autour d'une table ronde, cartes en main, argent empilé au centre, bouteilles vides jonchant le sol autour d'eux. Ils levèrent les yeux, surpris par l'intrusion, puis leurs mains allèrent instinctivement vers leurs armes en reconnaissant les tatouages qui ornaient les bras et torsos des intrus.

« Vous avez frappé nos recrues hier, » dit Thatch sans préambule, sans menace dans le ton, juste un constat. « Vous leur avez dit que Barbe Blanche était vieux. Fini. Que son équipage était faible. Que n'importe qui pouvait nous défoncer sans conséquences. »

Le plus grand des cinq — un type massif avec des cicatrices partout sur le visage et les bras, le genre de type qui avait survécu à beaucoup de combats et qui se croyait invincible — ricana nerveusement, essayant de garder contenance.

« C'était juste des mots, mon gars. Rien de personnel. On était ivres. Les gamins aussi. Juste une petite bagarre de bar. Rien de grave. »

« Tout est personnel quand ça concerne la famille, » répondit Thatch.

Puis il bougea.

Ce ne fut pas long. Ce ne fut même pas vraiment un combat, parce qu'un combat impliquait une forme d'égalité, une possibilité de victoire pour les deux côtés. Ça, c'était juste une leçon. Une démonstration. Un message envoyé avec des poings, des pieds, des lames et des flammes.

Les cinq chasseurs de primes étaient bons — ils avaient survécu assez longtemps dans ce métier dangereux pour avoir un minimum de compétence, des réflexes aiguisés par des années de combats. Mais ils n'étaient pas de taille. Pas contre ça. Pas contre cinq commandants de l'équipage le plus redouté du monde qui n'avaient pas l'intention de tuer mais qui voulaient que ça fasse *mal*.

Thatch les démonta méthodiquement, chaque coup calculé pour briser sans tuer, pour faire souffrir sans achever. Il visait les articulations, les points de pression, les endroits où ça ferait le plus mal le plus longtemps. Marco brisa des os avec une efficacité clinique — bras, jambes, côtes — chaque fracture nette et précise. Vista les désarma avec une élégance presque artistique, ses épées tourbillonnant dans l'air, traçant des lignes rouges sur la peau sans jamais trancher trop profond. Izou les humilia avec des coups précis qui les laissèrent gémissant par terre, leurs egos brisés autant que leurs corps. Et Ace — Ace les brûla juste assez pour qu'ils portent des cicatrices permanentes, des marques de feu sur la peau qui resteraient toute leur vie comme un avertissement à quiconque penserait toucher à la famille de Barbe Blanche.

Quand ce fut fini, les cinq types étaient au sol dans des positions diverses d'agonie, sanglotant, suppliant, brisés physiquement et mentalement.

Thatch s'accroupit à côté du chef, lui saisit les cheveux dans une poigne de fer, força son regard à rencontrer le sien.

« Vous allez raconter à tout le monde ce qui s'est passé ici, » dit-il d'une voix douce, presque affectueuse, ce qui rendait le message encore plus glaçant. « Vous allez dire que vous avez touché à la famille de Barbe Blanche. Et vous allez montrer vos cicatrices. Pour que tout le monde comprenne bien, très bien, ce qui arrive quand on touche à notre famille. Vous allez vivre longtemps avec ça. Avec cette honte. Avec cette douleur. Et chaque fois que quelqu'un

vous demandera d'où viennent ces cicatrices, vous raconterez cette histoire. Compris ? »

« Oui... oui... s'il vous plaît... »

« Bien. » Thatch le lâcha et se leva. « Content qu'on se comprenne. »

Ils sortirent du bar comme ils étaient entrés — calmement, sans se presser, laissant derrière eux un silence horrifié. Personne n'osa bouger pendant plusieurs minutes après leur départ.

Dehors, dans l'air frais du début d'après-midi, Ace secoua ses mains, éteignant les dernières flammes qui dansaient encore sur ses doigts.

« C'est tout ? » demanda-t-il, presque déçu que ce soit fini si vite.

« C'est tout, » confirma Thatch. « Le message est passé. C'est tout ce qui compte. »

Marco alluma une cigarette, souffla la fumée vers le ciel.

« On boit un verre quelque part de mieux ? On a mérité de se détendre après ça. »

« Bonne idée, » sourit Thatch. « Je connais un endroit. Grove treize. Meilleure bière de Sabaody. »

« Parfait, yoi. »

Ils rentrèrent d'abord au Moby Dick pour se laver et changer de vêtements — certains avaient du sang dessus, et même s'ils s'en fichaient généralement, il était préférable de ne pas trop attirer l'attention pour le reste de la journée. Les recrues les attendaient, anxieuses, et leurs visages s'illuminèrent en voyant les commandants revenir indemnes.

« C'est réglé ? » demanda timidement le plus jeune.

« C'est réglé, » confirma Thatch. « Et la prochaine fois que quelqu'un vous cherche, vous venez nous voir immédiatement. C'est à ça que sert la famille. »

Barbe Blanche les accueillit avec un rire tonitruant et une tape dans le dos qui aurait probablement tué un homme normal.

« Bien, mes fils. Très bien. » Il regarda les recrues. « Vous voyez ? C'est ça, la famille. On se protège. Toujours. »

Ritsu passa l'après-midi à essayer de se concentrer sur son travail, sans grand succès.

Les rapports s'empilaient sur son bureau mais elle n'arrivait pas à se focaliser dessus. Son esprit dérivait constamment vers la soirée à venir, vers cet informateur mystérieux que Vadric

voulait lui présenter. C'était une opportunité. Elle devait le voir comme ça. Une chance de progresser, de prouver sa valeur, de peut-être enfin échapper à...

Elle ne finit pas la pensée. C'était dangereux de penser comme ça.

Vers seize heures, elle abandonna les rapports et sortit marcher sur le pont. L'air frais lui fit du bien, chassant la sensation d'étouffement qui s'était installée dans sa cabine. Elle regarda Sabaody s'étendre devant elle — cette ville étrange construite sur les racines de mangroves géantes, divisée en zones qui allaient du luxe ostentatoire à la misère criminelle.

Au loin, elle pouvait imaginer le Moby Dick amarré dans une crique discrète. Le navire de Barbe Blanche. Elle pensa brièvement à l'homme du bar, se demandant s'il était sur ce navire, se demandant s'il pensait parfois à cette nuit. Probablement pas. Pour lui, ça avait été juste une nuit parmi tant d'autres. Pour elle... pour elle ça avait été un moment de paix dans la tempête.

Mais c'était fini. Il était pirate. Elle était Marine. Leurs chemins ne se croiseraient plus jamais.

C'était mieux comme ça.

« Capitaine. »

Elle se retourna. Kenji s'approchait, visage soucieux.

« Vous êtes sûre de vouloir y aller ce soir ? »

Ritsu soupira.

« On en a déjà parlé, Kenji. »

« Je sais. Mais... » Il hésita. « J'ai un mauvais pressentiment. Vraiment mauvais. »

« Noté. Mais je dois y aller. »

« Alors laissez-moi vous accompagner. »

« Non. »

« Capitaine— »

« **Non**, Kenji. » Elle le regarda fermement. « C'est un ordre. Tu restes ici. Je gère ça. »

Il serra les mâchoires mais hocha la tête, sachant qu'il ne pouvait pas argumenter contre un ordre direct.

« Alors promettez-moi de faire attention. Vraiment attention. »

« Promis. »

Elle mentait et ils le savaient tous les deux. Mais parfois, les mensonges étaient plus faciles que la vérité.

Le soir arriva trop vite.

Les commandants étaient au bar depuis deux heures déjà, buvant et riant dans une ambiance détendue qui contrastait brutalement avec la violence méthodique de l'après-midi. Le bar que Thatch avait choisi était effectivement excellent — bonne bière, bonne nourriture, atmosphère agréable sans être trop bruyante.

Ils avaient pris une grande table dans un coin, commandé plusieurs tournées, parlé de tout et de rien. Marco racontait une histoire embarrassante sur un jeune Ace qui s'était endormi en plein combat. Vista et Izou débattaient des mérites relatifs de différents styles de combat, chacun défendant son approche avec passion mais sans animosité. Thatch écoutait, riait, ajoutait ses commentaires de temps en temps.

Et Ace... Ace était silencieux depuis un moment, regardant par la fenêtre vers la ville qui s'obscurcissait progressivement.

« T'es où, gamin ? » demanda Thatch en lui donnant une tape sur l'épaule.

Ace cligna, revenant au présent.

« Nulle part. Juste... » Il fronça les sourcils, essayant de formuler quelque chose qu'il ne comprenait pas vraiment lui-même. « Vous pensez qu'elle va bien ? »

« Qui ça ? » demanda Marco en buvant sa bière.

« La Marine. Du bar. »

Thatch haussa un sourcil, intéressé malgré lui.

« Pourquoi tu penserais à elle ? »

Ace haussa les épaules, mal à l'aise d'avoir même mentionné ça.

« Je sais pas. Mauvais pressentiment. Elle avait l'air... perdue. Triste. Comme si elle était en danger. »

Marco secoua la tête, pragmatique comme toujours.

« C'est une Marine, yoi. Elle peut se défendre. Elle a son équipage, sa hiérarchie. Elle va bien. »

« Ouais. » Ace but une gorgée de sa bière. « T'as raison. C'est rien. »

« C'est quoi son nom déjà ? » demanda Vista par curiosité.

« Sais pas. On n'a pas échangé nos noms. »

« Romantique, » se moqua gentiment Izou.

Ace leva un doigt d'honneur affectueux et la conversation dériva vers d'autres sujets. Mais une partie de lui continuait de penser à elle, à cette tristesse dans ses yeux, à cette sensation qu'elle était en train de se noyer et que personne ne le voyait.

Il secoua la tête. C'était stupide. Elle allait bien. Elle était capitaine. Elle était forte.

Elle va bien.

Il se répéta ça encore et encore, essayant de se convaincre.

À vingt-deux heures précises, Ritsu attendait au port comme convenu.

Elle avait passé la dernière heure à se préparer mentalement, à réviser ce qu'elle savait sur l'art de gérer des informateurs, à se rappeler les techniques d'interrogatoire qu'on lui avait enseignées à l'académie. C'était une opportunité professionnelle. Elle devait la traiter comme telle.

Mais son instinct hurlait que quelque chose n'allait pas.

Elle portait son uniforme complet — veste, pantalon, bottes blanches impeccables. Son sabre pendait à sa ceinture. Elle avait vérifié trois fois qu'il glissait facilement de son fourreau, par habitude plus que par nécessité réelle. Elle se sentait aussi prête qu'elle pouvait l'être.

La nuit était étrange. Pas d'étoiles. Le ciel était couvert de nuages épais qui cachaient complètement la lune. Il faisait sombre. Oppressant. L'air était lourd, chargé d'humidité qui promettait peut-être de la pluie.

Vadric apparut de l'ombre exactement à l'heure prévue, souriant.

« Capitaine. Ponctuelle comme toujours. »

« Vice-Amiral. »

« Vous êtes prête ? »

« Oui. »

« Parfait. Suivez-moi. C'est par ici. »

Il la guida dans les rues de Sabaody, marchant d'un pas tranquille, presque décontracté. Il parlait en marchant, jouant parfaitement son rôle de mentor bienveillant.

« Ce contact, » dit-il, « je l'utilise depuis des années. Très fiable. Très bien informé. Il connaît tous les réseaux criminels de Sabaody. Contrebande, trafic, mouvements de pirates. Si vous établissez une bonne relation avec lui, il pourrait devenir votre atout le plus précieux. »

« Comment l'avez-vous rencontré ? »

« Par hasard, il y a longtemps. » Vadric sourit. « J'ai fait preuve de... discrétion quand il en avait besoin. Depuis, il me rend la pareille. C'est comme ça que fonctionne ce monde, Ritsu. Services rendus, loyautés échangées. »

Ritsu hocha la tête, essayant de se détendre. Tout semblait normal. Vadric était de bonne humeur. Ils allaient juste rencontrer un informateur. C'était tout.

Mais ils s'enfonçaient de plus en plus dans les zones sombres.

Les rues devenaient plus étroites. Les lumières plus rares. Les gens disparaissaient progressivement jusqu'à ce qu'ils soient complètement seuls. Les bâtiments autour d'eux étaient de plus en plus délabrés, certains manifestement abandonnés depuis des années.

Ritsu ralentit légèrement, son instinct hurlant maintenant.

« Vice-Amiral, » dit-elle en essayant de garder sa voix neutre. « Où exactement se trouve cet informateur ? »

« Juste là-bas. » Il désigna vaguement devant eux. « Encore un peu. »

« C'est très... isolé. »

« C'est pour ça qu'il a survécu si longtemps. » Vadric se retourna vers elle, souriant toujours. « La paranoïa est une qualité de survie dans ce métier. Patience, capitaine. Encore quelques minutes. »

Ritsu posa instinctivement sa main sur son sabre. Quelque chose n'allait vraiment pas. Chaque fibre de son être lui criait de faire demi-tour, de courir, de s'échapper.

« Vice-Amiral, je pense qu'on devrait peut-être— »

Elle n'eut pas le temps de finir.

Vadric se retourna brusquement et la frappa.

Le coup était brutal, calculé, visant sa tempe avec une précision née de décennies d'expérience au combat. La tête de Ritsu partit sur le côté, des étoiles explosant dans sa vision. Elle goûta le sang dans sa bouche, sentit ses jambes flancher. Elle essaya instinctivement de dégainer son sabre, ses doigts cherchant la garde familière.

Mais il était déjà sur elle.

Il utilisa son poids et sa force supérieure pour la plaquer violemment contre le mur d'un bâtiment abandonné, l'impact lui coupant le souffle. Sa main libre attrapa son poignet, tordant son bras dans un angle douloureux qui la força à lâcher son sabre. L'arme tomba avec un cliquetis métallique qui résonna dans le silence oppressant de la ruelle.

Ritsu essaya de se débattre. Donna un coup de genou. Essayait de se transformer.

Elle sentit le pouvoir monter en elle, familier et rassurant. Sa peau commença à changer, les rayures noires caractéristiques apparaissant sur ses bras, ses muscles se préparant à la transformation en tigre blanc qui lui donnerait la force de se libérer—

Le claquement métallique des menottes autour de ses poignets fut comme une sentence de mort.

Le pouvoir disparut instantanément, aspiré hors d'elle comme l'eau d'une baignoire qu'on vidange. Elle reconnut immédiatement la sensation horrible, ce vide abyssal où son fruit du démon aurait dû être. Granit marin. Elle était impuissante. Complètement, terriblement impuissante.

« Non, » murmura-t-elle, la voix tremblante malgré tous ses efforts pour rester calme. « Non, ne— »

Il la frappa à nouveau, cette fois au ventre, un coup vicieux qui lui coupa complètement le souffle et la fit tomber à genoux. Elle essaya désespérément de respirer, de penser, de trouver une issue.

Il n'y en avait pas.

« Arrête de te débattre, » dit Vadric d'une voix presque douce, presque affectueuse, ce qui rendait le tout encore plus horrible. « Tu vas juste te faire plus mal. Et franchement, Ritsu, on sait tous les deux que c'est inutile. »

Elle essaya quand même. Donna des coups de pied. Essayait de crier pour appeler à l'aide. Il plaqua une main sur sa bouche, étouffant le son avant même qu'il puisse vraiment sortir, ses doigts s'enfonçant douloureusement dans ses joues.

« Personne peut t'entendre ici, » murmura-t-il à son oreille, son haleine chaude contre sa peau la faisant frissonner de dégoût. « Tu crois que j'ai pas préparé ça ? Que j'ai pas choisi cet endroit exprès ? Personne ne vient jamais ici. Personne ne t'entendra. Personne ne te sauvera.

Il n'y a que toi et moi maintenant. »

Ritsu sentit sa terreur exploser dans sa poitrine, cette panique pure et animale qui court-circuitait toute pensée rationnelle, tout entraînement, toute fierté. *Non non non non ça ne peut pas arriver ça ne peut pas être réel*

Mais c'était réel.

Il déchira son uniforme avec une violence qui lui arracha un gémissement de douleur et de peur qu'elle ne put retenir. Les boutons sautèrent, le tissu se déchira, et elle sentit l'air froid sur sa peau nue. Elle essaya de se débattre encore, mais il était trop fort, trop lourd, et elle ne pouvait plus utiliser son fruit, ne pouvait plus se défendre.

« Tu t'es donnée à un pirate, » siffla-t-il en la forçant au sol, le pavé froid et dur contre sa peau, des cailloux et de la saleté s'enfonçant douloureusement dans son dos. « Tu t'es donnée à un criminel. À un ennemi. Mais pas à moi. Jamais à moi. Même après tout ce que j'ai fait pour toi. »

« S'il vous plaît, » réussit-elle à murmurer, la voix brisée, toute fierté abandonnée maintenant face à la réalité de ce qui était en train de se passer. « S'il vous plaît non— »

« Tu croyais quoi ? » Il riait presque maintenant, un son horrible et pervers qui résonnait dans la ruelle. « Que tu pouvais me refuser ? Me rejeter ? Après toutes ces années où j'ai veillé sur toi ? Où j'ai fait progresser ta carrière ? Tu me dois tout, Ritsu. TOUT. Et il est temps que tu payes ta dette. »

Ritsu ferma les yeux, essayant de s'échapper mentalement, de se dissocier de ce qui était en train de se passer. Elle pensa à la mer. Au ciel. Aux vagues qui s'écrasaient contre la coque de son premier navire. À l'homme du bar qui avait été doux, qui avait ri avec elle, qui l'avait regardée sans jugement, sans possession, sans cette soif de pouvoir qui brillait maintenant dans les yeux de Vadic.

Elle essaya de s'accrocher à n'importe quoi d'autre que cette réalité horrible.

Mais elle ne pouvait pas s'échapper. Pas vraiment.

La douleur était réelle. La violence était réelle. Les mots qu'il murmurait — ces horreurs, ces accusations, cette justification tordue de ce qu'il était en train de faire — tout était terriblement, incontestablement réel.

« Je vais te montrer ce qui arrive aux putes qui se donnent aux ennemis, » gronda-t-il.

Et il le fit.

Le temps perdit tout sens. Ritsu ne savait plus combien de temps ça dura — des minutes qui semblaient des heures, des heures qui passaient en un éclair de douleur et d'humiliation. Elle essayait de ne plus penser, de ne plus ressentir, de devenir absente dans son propre corps

comme une technique de survie désespérée.

Les larmes coulaient malgré elle, chaudes contre ses joues froides. Elle ne pouvait même plus les arrêter. Elle ne pouvait plus rien contrôler. Son corps n'était plus le sien. Sa vie n'était plus la sienne.

Quelque part dans un coin de son esprit qui observait tout ça de loin, détaché et presque clinique dans une tentative pathétique de préserver sa santé mentale, elle pensa : *Je vais mourir ici. Après ça, il va me tuer. Il ne peut pas me laisser vivre. Il ne peut pas prendre le risque que je parle.*

Et une partie d'elle — une partie honteuse et désespérée qu'elle ne pourrait jamais avouer — espérait qu'il le ferait vite.

Quand Vadric eut fini, il la lâcha et elle s'effondra comme une poupée de chiffon, incapable de bouger, incapable de penser au-delà de la douleur et de l'humiliation qui la submergeaient comme une vague toxique.

Il se leva, arrangea calmement ses vêtements avec des gestes méthodiques et précis, reboutonnant sa veste, rajustant sa cravate comme s'il venait de finir une journée de travail normale. Il se recoiffa, passa une main sur son uniforme pour enlever les plis. Il la regarda, allongée là dans la saleté et le sang et les débris, et il sourit.

« Tu diras rien à personne, » dit-il tranquillement. « Jamais. Parce que qui te croirait ? Une jeune capitaine qui accuse un Vice-Amiral respecté ? Ils penseraient que tu es folle. Ou pire, ils découvrirait que tu as couché avec Portgas D. Ace. Et alors... » Il rit doucement. « Alors tu serais détruite de toute façon. »

Ritsu ne répondit pas. Elle ne pouvait pas. Elle fixait le ciel sans étoiles et attendait que ça se termine. Que tout se termine.

Vadric sortit un couteau de sa botte, la lame brillant faiblement dans l'obscurité.

Il s'accroupit à côté d'elle, saisit ses cheveux dans une poigne brutale, tira sa tête en arrière pour exposer sa gorge. Elle ne résista même pas. Elle n'avait plus de résistance en elle. Plus rien.

« Tu l'as cherché, » murmura-t-il.

La lame traversa sa gorge dans un mouvement fluide et précis.

Pas assez profond pour la tuer instantanément — Vadric voulait qu'elle souffre, qu'elle réalise ce qu'il lui faisait, qu'elle ait le temps de réfléchir à ses "erreurs" pendant qu'elle se vidait de son sang — mais assez pour qu'elle saigne massivement, pour que son corps comprenne qu'il était en train de mourir.

Ritsu sentit le sang couler, chaud et épais, le long de son cou. Elle essaya de respirer et ne put que produire un gargouillement horrible et humide qui la terrifia encore plus. Ses mains — toujours menottées — allèrent instinctivement vers sa gorge, essayant désespérément de presser la plaie, mais le sang passait entre ses doigts, trop abondant, trop rapide.

Vadric la lâcha et la regarda agoniser pendant quelques secondes avec cette satisfaction froide dans les yeux, savourant sa douleur, son impuissance, sa terreur.

« Tu l'as cherché, » répéta-t-il.

Puis il partit, la laissant mourir seule dans cette ruelle abandonnée.

Ritsu resta allongée là, essayant de respirer, chaque tentative produisant ce bruit horrible. Le froid s'installait rapidement — elle pouvait le sentir ramper le long de ses membres comme un parasite glacé, cette engourdissement qui précédait la mort.

Elle pensa à sa vie. À tout ce qu'elle avait voulu faire. À tous les rêves qu'elle avait nourris quand elle était jeune et idéaliste et convaincue que rejoindre la Marine signifiait protéger les gens, faire une différence, rendre le monde meilleur.

Je ne voulais pas mourir comme ça.

Je ne voulais pas que ça se termine comme ça.

Pas seule. Pas dans la saleté. Pas comme un chien qu'on abandonne sur le bord de la route.

Mais elle n'avait pas le choix. Le sang continuait de couler, formant une flaque sombre autour d'elle. Sa vision commençait à se troubler sur les bords. Les sons devenaient distants, étouffés, comme si elle écoutait le monde sous l'eau.

La conscience commença à glisser. Noir. Puis un râle faible, presque inaudible. Puis noir à nouveau. Puis un autre râle, plus faible encore.

Elle pensa, dans un dernier éclair de lucidité avant que tout devienne noir : *Au moins, ça va s'arrêter. Au moins, je ne souffrirai plus. Au moins...*

Mais elle ne finit pas la pensée parce que le noir l'engloutit complètement.

Puis revint. Un râle. Noir. Un autre râle.

Son corps refusait de mourir, s'accrochant stupidement à la vie même quand la vie n'avait plus aucun sens.

Pendant ce temps, dans un bar de la grove treize, Thatch proposa une autre tournée.



« On a mérité ça, » dit-il en levant son verre. « À la famille. »

« À la famille, » répétèrent les autres en chœur.

Ils burent, rirent, profitèrent de leur dernière soirée à Sabaody. Demain ils partiraient vers l'île des Hommes-Poissons. Demain serait une nouvelle aventure. Mais ce soir, ils célébraient juste le fait d'être ensemble, d'être libres, d'être une famille.

Ace regardait toujours par la fenêtre de temps en temps, ce mauvais pressentiment qui ne le quittait pas complètement. Mais il le força à disparaître. Elle allait bien. Elle était forte. Elle était capitaine.

Elle va bien.

Il se le répéta encore et encore.

À quelques centaines de mètres de là, elle agonisait seule dans le noir.

Vers minuit, ils décidèrent qu'il était temps de rentrer.

« Pops va nous tuer si on est pas en état de naviguer demain, yoi, » dit Marco en finissant sa dernière bière.

« Probablement, » acquiesça Thatch.

Ils payèrent leur note — généreusement, parce qu'ils avaient apprécié le service — et sortirent dans la nuit.

La nuit était toujours sans étoiles, lourde et oppressante. Ils marchèrent tranquillement vers le port où le Moby Dick les attendait, légèrement ivres, de bonne humeur, parlant de navigation et de provisions et de qui allait s'occuper de quoi pendant la traversée.

Vista marchait légèrement devant les autres, comme toujours, ses yeux perçants balayant constamment les environs par habitude plus que par nécessité réelle. Même ivre, même détendu, il restait un guerrier, un observateur.

C'est lui qui s'arrêta le premier.

« Attendez... »

Les autres s'arrêtèrent, le regardant.

« Quoi ? » demanda Thatch.

« Là-bas. » Vista désigna quelque chose dans l'ombre, au bout d'une ruelle adjacente qu'ils

venaient de passer. « C'est quoi ça ? »

Ils plissèrent tous les yeux dans l'obscurité, essayant de voir ce qu'il avait remarqué.

« Je vois rien, » dit Ace.

« Là. » Vista pointa plus précisément. « Des bottes blanches. Qui dépassent de derrière ce mur. »

Maintenant qu'il le disait, ils les voyaient aussi. Deux bottes blanches, impeccables malgré la saleté, dépassant de derrière un mur effondré.

« Des bottes de Marine, » murmura Izou.

La curiosité plus que l'inquiétude les poussa à s'approcher. Peut-être un soldat ivre qui s'était effondré. Peut-être un déserteur. Peut-être rien d'important. Ils n'avaient aucune raison de se sentir concernés par un marine — techniquement, c'était l'ennemi.

Mais ils s'approchèrent quand même.

Ils contournèrent le mur.

Et le monde bascula.

Un corps. Une femme. Uniforme de Marine déchiré, couvert de sang. Tellement de sang. Une flaque sombre s'étendait autour d'elle, presque noire dans la pénombre, si large qu'elle avait dû saigner pendant longtemps. Sa gorge était tranchée, béante, horrible. Ses poignets étaient menottés avec des menottes qu'ils reconnurent immédiatement — le mat terne caractéristique du granit marin.

Et elle respirait encore.

À peine. Un râle faible, humide, horrible qui disait qu'elle n'en avait plus pour longtemps, que son corps s'accrochait stupidement à la vie par pur réflexe.

« Putain de merde, » murmura Vista, reculant d'un pas instinctif.

Ace s'approcha, se pencha pour voir le visage, et son monde s'arrêta complètement de tourner.

Même couvert de sang, même tuméfié, même à moitié mort, il la reconnut.

« **C'est elle.** »

Sa voix était blanche, incrédule, horrifiée, refusant de croire ce que ses yeux lui montraient.

Thatch s'agenouilla immédiatement à côté du corps, son esprit de fêtard disparu

instantanément, remplacé par une froideur calculatrice et analytique. Il évalua rapidement — blessures, perte de sang, état de choc. Ses yeux tombèrent sur l'uniforme déchiré, sur les ecchymoses qui commençaient à apparaître sur la peau pâle, sur les marques sur les cuisses, sur la position dans laquelle elle était allongée.

Il comprit immédiatement ce qui s'était passé. Tout. Dans ses moindres détails horribles.

Sa rage fut froide, terrible, absolue. Une rage qu'il n'avait pas ressentie depuis des années, depuis des choses qu'il préférait ne pas se rappeler.

« On la ramène, » dit-il d'une voix qui ne laissait aucune place à la discussion, aucune possibilité de débat. « Maintenant. Tout de suite. »

Marco s'était accroupi de l'autre côté, analysant cliniquement la situation avec ses yeux de médecin improvisé après des années en mer à soigner toutes sortes de blessures.

« Elle va pas tenir longtemps, yoi. » Il toucha sa gorge, sentit le pouls faible et erratique. « Cinq minutes. Peut-être moins. »

« Raison de plus pour se dépêcher. »

« Marco, » intervint Izou doucement, la voix tremblante d'une manière qu'on entendait rarement chez lui. « Regarde-la. Regarde ce qu'elle vient de... » Il déglutit difficilement. « Peut-être que la mort serait une miséricorde. Pour elle. Après ça. »

« On décide pas pour elle, » coupa Thatch sèchement. « C'est pas à nous de choisir si elle vit ou meurt. C'est son choix. Pas le nôtre. »

Ace était toujours debout, figé, regardant le corps avec une expression que personne ne lui avait jamais vu — quelque chose entre l'horreur pure, la rage dévastatrice et une culpabilité qui le rongait de l'intérieur.

« Elle était... elle était juste... »

Il ne pouvait pas finir ses phrases, son cerveau refusant de traiter ce qu'il voyait, refusant d'accepter que cette chose brisée et sanglante était la même femme qui avait ri avec lui, qui l'avait regardé avec ces yeux tristes mais vivants.

Vista posa une main sur son épaule, le ramenant à la réalité.

« On la sauve, » dit-il fermement, sa décision prise. « Elle décidera ensuite. Si elle veut mourir, ce sera son choix. Si elle veut vivre, on lui aura donné cette chance. Mais on lui enlève pas le choix. On la sauve. »

Marco hésita un long moment, pesant les implications — elle était Marine, elle pourrait les identifier, causer des problèmes à Pops, déclencher des choses qu'ils ne pouvaient pas prévoir.

Mais il regarda son état, regarda l'horreur de ce qui lui avait été fait, et quelque chose en lui — quelque chose d'humain qui existait même chez les pirates — prit la décision.

« ...D'accord, yoi. Mais on se dépêche. Elle a cinq minutes maximum. Peut-être moins. »

Ace ne attendit pas. Il s'agenouilla et la prit dans ses bras avec une douceur infinie, comme si elle était faite de verre qui pourrait se briser au moindre contact trop brutal. Elle était si légère, si froide. Le sang coulait toujours, tachant sa chemise, ses bras, ses mains. Elle ouvrit légèrement les yeux — ces yeux qui avaient été si vivants au bar, si tristes mais vivants — et maintenant ils étaient vitreux, absents, presque morts.

Elle murmura quelque chose d'inaudible, un son qui aurait pu être un mot ou juste un râle d'agonie.

« Je te tiens, » murmura Ace, la voix étranglée par une émotion qu'il ne comprenait pas complètement. « Je te tiens. Tiens bon. S'il te plaît tiens bon. »

Ils coururent.

Marco criait en avant, sa voix portant dans la nuit silencieuse :

« Yori ! Prépare l'infirmerie ! Maintenant ! Urgence absolue ! »

Thatch courait à côté d'Ace, visage fermé, la rage bouillonnant sous une surface parfaitement contrôlée. Quelqu'un avait fait ça. Quelqu'un l'avait brisée comme ça. Et quand il découvrirait qui — **quand**, pas si — ce quelqu'un apprendrait ce que signifiait vraiment la colère.

Vista et Izou suivaient, tous les deux sous le choc profond de ce qu'ils venaient de trouver, de ce qu'ils venaient de voir.

Les rues défilaient. Les gens s'écartaient en les voyant passer — cinq commandants de Barbe Blanche courant comme si leur vie en dépendait, l'un d'eux portant un corps ensanglanté. Certains murmuraient. Certains pointaient du doigt. Certains reconnurent l'uniforme de Marine et leurs yeux s'écarrillèrent.

Ils s'en fichaient. Tout ce qui comptait était d'arriver au navire. Vite. Plus vite.

Ils arrivèrent au Moby Dick en temps record — moins de cinq minutes de course effrénée qui sembla durer des heures. Yori les attendait déjà en haut de la passerelle, infirmerie préparée, instruments stérilisés, son visage habituellement calme montrant une tension inhabituelle.

Il vit l'état de Ritsu et blanchit complètement, toute couleur quittant son visage.

« Par tous les dieux... »

« Sauve-la, » dit Ace d'une voix brisée. « S'il te plaît sauve-la. »

« Posez-la là. Maintenant. Sur la table. Vite. »

Ace la porta jusqu'à l'infirmierie, ses pas résonnant dans les couloirs, son cœur battant si fort qu'il entendait le sang rugir dans ses oreilles. Il la déposa sur la table d'opération avec une douceur infinie, ses mains tremblant maintenant qu'il la lâchait.

« **Dehors !** » aboya Yori, déjà en train d'évaluer les blessures avec des yeux professionnels et horrifiés. « Tous ! Je ne peux pas travailler avec vous ici ! »

« Mais— » commença Ace.

« Dehors ou elle meurt ! Tu m'entends ? Dehors ! »

Marco attrapa Ace par le bras et le tira physiquement hors de l'infirmierie. Les autres suivirent. La porte se referma derrière eux avec un claquement final qui résonna comme un coup de feu.

Ace explosa.

Il frappa le mur de toutes ses forces, encore et encore, ses poings s'enflammant par accident, brûlant le bois, laissant des marques noires et calcinées. Il hurlait, un son primal de rage et d'incompréhension et de douleur qui n'avait rien d'humain.

« Putain ! »

Marco essaya de s'approcher, de poser une main apaisante sur son épaule.

« Ace— »

« Qu'est-ce qu'elle foutait là-bas ?! » Il se retourna vers eux, yeux brûlants littéralement maintenant, des flammes dansant dans ses pupilles dilatées. « Qui lui a fait ça ?! Qui ?! »

« On sait pas, » dit Thatch calmement, mais sa voix portait une menace mortelle qui faisait froid dans le dos.

« **Qui ?!** » Ace frappa encore le mur, le bois craquant sous l'impact répété, commençant à se fissurer.

Il ne comprenait pas. Il n'arrivait pas à comprendre. Elle était vivante il y a quelques jours. Elle buvait avec lui. Elle riait. Elle était triste mais elle était vivante, elle respirait, elle existait. Et maintenant...

« Pourquoi ? » Sa voix se brisa complètement. « Pourquoi elle était là-bas ? Toute seule ? Dans cette ruelle ? Pourquoi personne l'a aidée ? »

« Je sais pas, gamin, » répondit Thatch, et pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient,

Ace entendit quelque chose qui ressemblait à de l'impuissance dans sa voix.

Ace se laissa glisser contre le mur, s'asseyant par terre, tête dans ses mains qui tremblaient encore. Ses épaules secouaient.

« J'aurais dû... je sais pas. Quelque chose. N'importe quoi. »

Vista s'accroupit à côté de lui, posant une main ferme mais douce sur son épaule.

« T'as rien fait de mal. Tu pouvais pas savoir. »

« Mais quelqu'un, lui, a fait quelque chose de monstrueux, » murmura Izou, adossé au mur opposé, les yeux fermés comme s'il essayait d'effacer l'image de ce qu'il avait vu mais n'y arrivait pas.

Marco alluma une cigarette avec des doigts qui tremblaient légèrement — chose extrêmement rare chez lui qui était d'habitude si posé, si contrôlé.

« Quelqu'un l'a fait, » dit-il en soufflant la fumée. « Et il va payer. »

« On part demain, » rappela Thatch avec amertume, frustration et rage mêlées. « Pour l'île des Hommes-Poissons. On a pas le temps de chercher. Pops attend. L'équipage attend. On peut pas rester. »

Le silence qui suivit fut lourd, chargé de frustration impuissante.

« Alors il s'en tire, » dit Ace d'une voix morte. « Ce monstre. Il s'en tire. »

Personne ne répondit parce qu'ils pensaient tous la même chose.

Ace regardait ses mains toujours couvertes de son sang. Il les frotta contre son pantalon mais le sang ne partait pas vraiment, laissant juste des traînées sombres qui semblaient se moquer de lui. Il pouvait sentir son odeur — cuivre et mort.

« Elle va mourir, » murmura-t-il.

« Peut-être, » dit Marco honnêtement, parce que mentir n'aurait servi à rien. « Peut-être pas. Yori est très bon. Le meilleur qu'on ait jamais eu. Si quelqu'un peut la sauver, c'est lui. »

« Et si elle survit... » Ace leva les yeux, et ils virent qu'il avait pleuré sans même s'en rendre compte, des traces humides sur ses joues. « Après ça... elle voudra peut-être mourir quand même. Qui pourrait lui en vouloir ? »

Personne ne répondit parce qu'ils pensaient tous la même chose.

Ils restèrent là, dans le couloir devant l'infirmierie, attendant.



Des minutes passèrent comme des heures. Des heures qui semblaient des jours. Aucun son ne venait de l'intérieur à part des bruits métalliques occasionnels — instruments, outils chirurgicaux, le cliquetis du métal contre le métal.

D'autres membres de l'équipage commencèrent à passer, attirés par le bruit, par les cris qu'Ace avait poussés, par cette tension palpable qui flottait dans l'air.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Haruta.

« Rien qui te concerne, » répondit Marco sèchement. « Retourne dormir. »

« Mais— »

« Retourne. Dormir. »

Le ton ne laissait aucune place à l'argument. Haruta et les autres s'éloignèrent, murmurant entre eux, mais respectant l'ordre.

Seuls les cinq commandants restèrent, assis ou debout dans ce couloir, attendant que Yori sorte avec des nouvelles — bonnes ou mauvaises.

L'aube commençait à poindre quand la porte s'ouvrit enfin.

Yori sortit, couvert de sang jusqu'aux coudes, épuisé au point où il tenait à peine debout, le visage gris comme de la cendre.

Ils se levèrent tous d'un bond, le fixant, attendant, n'osant pas respirer.

« Elle vit, » dit-il simplement. « Pour l'instant. »

— À suivre —

Publié : 22/02/2026

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs. Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés